

## Littérature d'avant-garde et journalisme francophone au Maroc<sup>1</sup>

Levons tout d'abord une hypothèque à propos de la notion d'« avant-garde », afin d'en mieux saisir les présupposés. En quoi la notion d'avant-garde artistique diffère-t-elle de celle de mouvement artistique (ou littéraire) en général ? Peut-être emporte-t-elle l'idée d'un **mode d'organisation militaire**, et donc de combats à mener dans le domaine de l'art. Combat œdipien contre l'ancienne génération de créateurs ? Assaut contre les institutions artistiques ? Éradication d'idées esthétiques périmées ? Corps à corps avec les institutions politiques ? Ou guerre ouverte contre la société dans son ensemble ? L'avant-garde, en tant que terme générique, est-elle à comprendre comme une forme d'organisation permettant d'unifier ces différents types de combats ?

En arabe, la notion d'avant-garde se dit *طليعة* et actualise, sans doute plus qu'en français, son étymologie militaire, par opposition à *مؤخرة*, ou arrière-garde, – terme qui, en arabe, suggère en outre un sens plus trivial dont les arabisants n'hésitent pas à jouer et désigne la partie réputée la moins noble de l'anatomie humaine.

Au reste, cette notion revêt une grande ambiguïté et a provoqué nombre de débats dans le Monde arabe. L'un des plus fameux d'entre eux reste celui auquel a participé l'écrivain et critique littéraire libanais Houssein Mourwa (1910-1986)<sup>2</sup> ; celui-ci y marque une nette réticence à utiliser le terme d'« avant-garde » dans le domaine de la littérature en arabe et lui préfère celui de « mouvement progressiste ».

Pour ne pas entrer dans la polémique autour d'une notion somme toute très flottante, je préfère analyser les postures poétiques et politiques au travers desquelles elle est revendiquée ou assignée en vue de désigner d'une manière unifiée un groupe d'intellectuels marocains qui ont choisi, en l'occurrence, la langue française comme langue d'expression.

### **Problématisation de la notion d'avant-garde dans sa relation à la presse et à la littérature.**

Il s'agit d'examiner la manière dont s'effectue cette unification autour d'une notion (entre autres, par quels discours théoriques et par quelles pratiques ?) afin de tenter par la suite d'en évaluer les portées poétique et politique. Ce travail n'est qu'une ébauche de réflexion qui en est encore à ses débuts et ne prétend donc à aucune conceptualisation de la notion d'avant-garde dans le champ culturel marocain. Pour circonscrire la réflexion dans les limites de cette communication, je me suis attachée à deux manifestations de cette notion d'avant-garde : la littérature et le journalisme francophones au Maroc.

Cette articulation mériterait sans doute elle-même une élucidation, tant, *a priori*, les procédures poétiques et rhétorique de l'une et de l'autre sphères (littérature et journalisme) méritent sans doute d'être distinguées. Mais force est de constater que les relations d'interdépendance tantôt complices tantôt conflictuelles entre journalistes et écrivains existent depuis l'avènement de la « civilisation du journal<sup>3</sup> ».

---

<sup>1</sup> Communication prononcée dans le cadre du séminaire interdisciplinaire « Écrire les modernités arabes », <http://cercc.ens-lyon.fr/spip.php?article179>.

<sup>2</sup> <http://hanlalakv.jeeran.com/Arabicblog/archive/2008/12/763377.html>.

<sup>3</sup> Voir *La Civilisation du journal*, s. dir. Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérénty & Alain Vaillant, Paris, Nouveau monde éditions, coll. *Opus Magnus*, 2012.

Dans le cas du Maroc, la presse écrite, née avec la contestation du Protectorat, a longtemps conservé de ces origines une ferveur nationaliste assez virulente, mâtinée des luttes partisans qui ont pris tout leur essor aux lendemains de l'Indépendance. Le lien entre la figure du journaliste et celle de l'écrivain se manifeste à travers leur appartenance commune à la culture de l'écrit et représente ce qu'on appelle au sens très large la production des « intellectuels », au sens de la définition donnée par Mohamed Abed Al-Jabri :

*Les intellectuels sont ceux qui savent et qui parlent, ils parlent pour dire ce qu'ils savent, et notamment pour guider et orienter à une époque où la gouvernance est devenue un art du dire (une rhétorique) avant toute chose<sup>4</sup>.*

Sans doute cette définition qui relève du sémantisme même du mot *muthaqqaf* (équivalent en arabe d'« intellectuel ») ne s'étend-elle ni à tous les journalistes ni à tous les écrivains dans la mesure où le savoir ne s'accompagne pas nécessairement chez tous de la visée illocutoire de « la guidance » et de « l'orientation ».

Je vais donc m'attacher à étudier cette figure de l'intellectuel au Maroc à travers une volonté affichée de transformation poétique et politique autour d'un projet plus ou moins concerté dans deux périodes historiquement dynamiques, celles que l'on désigne comme « les années de plomb » et qui s'étend des années 1960 à 1991 (avec la fermeture du bague de Tazmamart), et celle qui coïncide avec les mouvements sociaux actuels dans le Monde arabe et qui relève de l'extrême contemporain. Je me limiterai à un corpus restreint, sans prétendre à une quelconque exhaustivité : la revue *Souffles*, d'un côté, et, de l'autre, le magazine *TelQuel* en liaison avec le recueil collectif intitulé *Nouvelles du Maroc*<sup>5</sup>.

Je présenterai chacun des corpus représentatifs d'un dynamisme culturel et politique à un moment saillant de l'histoire marocaine et tenterai d'indiquer les formations discursives qui les caractérisent ou les accompagnent. J'essayerai ensuite d'évaluer les points de rupture et (ou) de continuité que l'on peut déceler à travers ces textes.

### **La revue *Souffles* et le mouvement *Ila al amam*<sup>6</sup>**

Kenza Sefrioui, qui a consacré une belle thèse de doctorat à la revue *Souffles*<sup>7</sup>, présente ainsi son corpus :

---

<sup>4</sup> Mohamed Abed Al-Jabri, *Al Muthaqqafoun fil hadhara al 'arabyya, mihnat Ibn Hanbal wa nakbat Ibn Rochd*, Beyrouth, Publications du Centre de recherches de l'unité arabe, 1995 ; disponible en PDF à l'adresse suivante : <http://www.4shared.com/office/OwdoAkbr/...html> (page consultée le 15 mai 2012) : p. 25 (ma traduction).

<sup>5</sup> Mohamed Leftah, Abdellah Taïa, Karim Boukhari, Fadwa Islah, Abdelaziz Errachidi et Zineb El Rhazoui, *Nouvelles du Maroc*, Paris, Magellan & Cie, 2011. Observons que, sous l'égide d'un « ancien » rebelle finalement reconnu, M. Leftah (1946-2008), se regroupent cinq « jeunes » auteurs, tous nés entre 1967 et 1982 et dont quatre ont tâté du journalisme à divers titres (A. Taïa en marge de sa carrière d'écrivain ; K. Boukhari, F. Islah et Z. El Rhazoui en tant que professionnels) et ce dans les magazines *TelQuel* et (ou) *Le Journal hebdomadaire* (contraint à la fermeture en 2010). Au reste, il semblerait que cette recherche du patronage d'un « ancien » soit constitutive du projet même : Internet livre ainsi, selon les mots de Marc Wiltz, directeur des éditions Magellan & Cie (communication personnelle), une « couverture préparatoire » qui fait précéder les noms des mêmes cinq « jeunes » auteurs non de celui de M. Leftah, mais de celui de Mohamed Choukri, l'auteur du *Pain nu* (1935-2003).

(cf., page consultée le 15 mai 2012, <http://livre.fnac.com/a3669023/Mohamed-Choukri-Nouvelles-du-Maroc>).

<sup>6</sup> C'est-à-dire « En avant ».

<sup>7</sup> Kenza Sefrioui, *La Revue Souffles (1966-1973), espoirs de révolution culturelle au Maroc*, dir. Jean-Louis Backes, Paris IV-Sorbonne, 2010.

*La revue Souffles, créée en 1966 par de jeunes poètes et artistes-peintres, a été la tribune de l'avant-garde littéraire et culturelle au Maroc, et a eu un rayonnement dans tout le Maghreb et le Tiers-Monde. Elle prônait la décolonisation de la culture à une époque où l'indépendance était jugée inachevée et menacée par le néocolonialisme. Produite par des intellectuels de gauche, elle était aussi une tribune d'opposition indirecte qui, par le biais de la culture et des valeurs symboliques, constituait une réaction à la dictature traditionnaliste que la monarchie imposait<sup>8</sup>.*

Dès le premier numéro, qui s'affiche comme un manifeste, Abdellatif Laâbi, directeur de publication de la revue, trace la ligne éditoriale<sup>9</sup> :

*Les poètes qui ont signé les textes de ce numéro-manifeste de la Revue « SOUFFLES » sont unanimement conscients qu'une telle publication est un acte de prise de position de leur part dans un moment où les problèmes de notre culture nationale ont atteint un degré extrême de tension.*

Ce manifeste affirme une prise de conscience liée à un contexte particulier ; il préconise une rupture poétique avec la littérature de l'époque, qu'il juge sclérosée et affligée « d'une forme d'aristocratie ». Laâbi évoque notamment « l'incapacité de la production actuelle à "toucher" le lecteur, à obtenir son adhésion ou à provoquer en lui une réflexion quelconque, un arrachement de son conditionnement social ou politique ». Si ces critiques concernent en premier lieu la littérature écrite en arabe, celle qui est produite en français n'en réchappe pas indemne pour autant :

*La littérature maghrébine d'expression française, qui avait fait naître en son temps beaucoup d'espoir piétine à l'heure actuelle et semble, pour des observateurs, ne plus appartenir qu'à l'histoire. Elle doit cependant être mise en question aujourd'hui.*

Elle semble condamnée sans appel :

*Faut-il l'avouer, cette littérature [sc. celle de la période coloniale, puis des luttes pour l'indépendance] ne nous concerne plus qu'en partie, de toute façon elle n'arrive guère à répondre à notre besoin d'une littérature portant le poids de nos réalités actuelles, des problématiques toutes nouvelles en face desquelles un désarroi et une sauvage révolte nous poignent.*

Pourtant, loin du « marais des faux-problèmes » de la langue d'expression, Laâbi ne veut retenir que le fait que quatre des poètes s'exprimant dans ce premier numéro « ont trouvé leur vocation littéraire par le moyen de la langue française » :

*Il n'y a là aucun drame ou paradoxe. Cette situation est devenue par trop banale dans le monde actuel. Le tout est d'arriver à cette adéquation de la langue écrite au monde intérieur du poète, à son langage émotionnel intime. Certains n'y arrivent pas. D'autres même en employant la langue écrite nationale restent à la surface d'eux-mêmes et de la réalité qu'ils veulent abstraire et mettre en cause.*

---

<sup>8</sup> *Id.*, p. 9.

<sup>9</sup> Abdellatif Laâbi, « Prologue », *Souffles*, n° 1, p. 3-6. Consulté en ligne le 15 mai 2012, à l'adresse suivante : <http://clicnet.swarthmore.edu/souffles/s1/1.html>. L'intégralité des numéros de la revue est par ailleurs accessible, scannée à partir de la version papier, sur le site de la Bibliothèque nationale du Royaume du Maroc à l'adresse suivante : <http://bnm.bnrm.ma:86/ListeVol.aspx?IDC=3>. On aura, en tant que de besoin, recours à cette autre version, plus complète que celle de ClicNet, mais dont la qualité de la numérisation est très inégale.

La revue *Souffles* se veut enfin le terreau, au lieu de « continueurs », de « **commenceurs** [...] témoins et [...] acteurs de pointe ».

Dans tout son « Prologue », Laâbi file la métaphore du cri et de la révolte dans un dépassement des complexes liés à l'appartenance au Tiers-Monde.

Parmi les contributeurs de ce premier volume de *Souffles*, on relève notamment les poètes Mohamed Khaïr-Eddine et El Mostafa Nissaboury, en plus de Laâbi lui-même. Leurs textes, en vers libres, ça va de soi, illustrent cette poétique du cri. Ils disent la nécessité de la parole libérée des oripeaux de la bienséance et mettent en avant le devoir de se dire dans une langue neuve, débarrassée des carcans « aristocratiques ». Si les trois poètes se rejoignent dans la veine contestataire d'un ordre considéré comme dépassé, Khaïr-Eddine est celui qui pousse la subversion le plus loin sur le plan poétique en menant une véritable « guérilla linguistique » pour reprendre une de ses propres formules<sup>10</sup>. L'écriture de Khaïr-Eddine se joue des conventions : dislocations syntaxiques, multiplication des phrases nominales, jeu sur la polysémie, polyphonie, ruptures thématiques et énonciatives entretiennent une certaine opacité, comme dans la plupart de ses écrits. Cette opacité masque, à peine, la veine blasphématoire et subversive de sa poésie.

La revue *Souffles* devint très vite le symbole d'une mouvance révolutionnaire ayant réussi à dépasser les frontières marocaines pour réunir des voix du Sud et du Nord : Jean Déjeux et Jacqueline Arnaud avaient, entre autres, salué le courage et la vigueur de la revue. Une espèce d'internationale littéraire suscitant des échanges et des correspondances entre Africains maghrébins autant que subsahariens, Antillais (Daniel Boukman) et Européens réussit pendant les six ans que dura la revue à créer une dynamique culturelle qui transcendait les frontières nationales. Outre, les poèmes publiés, il y avait également des recensions, des lectures de nouvelles parutions (le compte-rendu du *Polygone étoilé* de Kateb Yacine par Laâbi<sup>11</sup>), des réflexions sur le cinéma et la peinture (Bert Flint, amateur d'art hollandais<sup>12</sup>). Abraham Serfaty donne de nombreuses contributions politiques à la revue et participe, notamment, au numéro spécial consacré à la cause palestinienne en 1969<sup>13</sup>. Concernant la situation politique du Monde arabe dans son ensemble, *Souffles* avait repris dès l'année précédente la traduction française du « Manifeste du 5 juin 1967 »<sup>14</sup> d'Adonis, publiée quelques mois auparavant par le quotidien libanais *L'Orient*. Adonis y définit le rôle de l'intellectuel arabe, se situe lui-même en tant que citoyen du monde et fait un portrait critique de l'intellectuel corrompu par le pouvoir. Tout l'article-manifeste mériterait d'être cité, mais retenons-en au moins ces brefs passages :

*Ce même Arabe révolutionnaire critique, détruit, humilié, gouverne au nom de la Révolution mais la mesure de son pouvoir réside dans les mots et non dans la réalité. Il déguise ces mots par les artifices de la prononciation ou de la syntaxe et se figure*

<sup>10</sup> Mohamed Khaïr-Eddine, *Moi, l'aigre*, Paris, Seuil, 1970, p. 26-27.

<sup>11</sup> Abdellatif Laâbi, « À propos du *Polygone étoilé* de Kateb Yacine », *Souffles*, n° 4, 4<sup>e</sup> trim. 1966, p. 44-47. Consulté en ligne le 15 mai 2012 : <http://clicnet.swarthmore.edu/souffles/s4/12.html>.

<sup>12</sup> Bert Flint, « Forme et symbole », n° 6, 2<sup>e</sup> trim. 1967, p. 40-42. Consulté en ligne le 15 mai 2012 : <http://clicnet.swarthmore.edu/souffles/s6/9.html>.

<sup>13</sup> Abraham Serfaty, « Le judaïsme marocain et le sionisme », *Souffles*, n° 15, « Spécial : Pour la Révolution palestinienne », 3<sup>e</sup> trim 1969, p. 27-40 ; et « L'État d'Israël est-il une nation ? », *id.*, p. 93-96. Consultés en ligne le 15 mai 2012 : <http://bnm.bnrm.ma:86/pdf.aspx?IDc=464>.

<sup>14</sup> Adonis, « Le manifeste du 5 juin 1967 », *Souffles*, n° 9, 1<sup>er</sup> sem. 1968, p. 3-12. Consulté en ligne le 15 mai 2012 : <http://bnm.bnrm.ma:86/pdf.aspx?IDc=717>. Rappelons que la date du 5 juin 1967 est celle du déclenchement par Israël de la Guerre des six jours, d'où résultera l'occupation du Golan syrien, de la Cisjordanie et de la bande de Gaza, ainsi que du Sinaï égyptien.

*aussitôt qu'il a transformé le monde. [...] L'homme arabe pensant, fût-il poète ou peintre ou musicien ou philosophe ou écrivain ou professeur, s'est construit, dans les vingt dernières années, un babélisme éclectique.[...] Par action ou par omission, par la parole ou par le silence, il a fait en sorte que son patrimoine soit aux mains des gouvernants. Il est responsable du fait que le parti est au-dessus de la patrie et du peuple, la croyance au-dessus de la vérité et de l'homme. [...]Ce spectre que j'appelle pensée arabe contemporaine, je l'accuse – bien que j'en fasse partie – d'incapacité doublée d'incompétence<sup>15</sup>.*

Ce procès sans concession souligne un problème toujours d'actualité, celui du statut de l'intellectuel, de ses prises de positions, de ses allégeances. Cette évaluation du statut de l'intellectuel et de ses prises de position était menée dans tout ce qu'on appelait alors le Tiers-monde, et dans le même numéro de *Souffles* figurait un article de René Depestre – poète et écrivain haïtien né en 1929 – sur l'apport et les limites de la négritude<sup>16</sup>.

Ère du désenchantement ? Prise de conscience, autocritique, volonté de se rapprocher du peuple en multipliant les moyens d'expression : langues, art (organisation d'expositions dans l'espace public), tous les moyens devaient être mis en œuvre pour faire de la culture un outil révolutionnaire au service des peuples. Du moins était-ce là la volonté affichée par l'équipe qui entourait Laâbi.

C'est donc ainsi que l'évolution de la revue va se faire de plus en plus nette, en passant des textes poétiques aux articles d'analyse, aux manifestes, puis des textes traduits de l'arabe aux textes publiés en arabe littéral et dialectal marocain avec le numéro 13-14 (Bensalem Himmich, Ahmed Madinin, El Mostafa Nissaboury, etc.), qu'il s'agisse de poèmes, de textes dramatiques ou d'articles de réflexion. Le doublet arabe de *Souffles*, *Anfas*, fait son apparition en mai 1971. Le dernier numéro de *Anfas* (décembre 1971-janvier 1972) portait sur des problématiques culturelles, économiques et politiques (chômage, gestion des banques nationales, conditions des ouvriers marocains dans les secteurs du phosphate, des textiles, etc.) et initiait pour la première fois une réflexion sur le statut du Sahara et la présence espagnole sur les terres sahraouies sous le titre « Sahara ou la nouvelle Palestine ». L'article signé *Anfas*, appelait au droit à l'autodétermination du peuple sahraoui.

Ce fut là un véritable tournant : *Souffles* et, plus encore, *Anfas*, devenaient très clairement les porte-parole de deux organisations marxistes-léninistes de constitution récente : *Ila al-amam*, fondée le 30 août 1970<sup>17</sup>, et le Mouvement du 23 mars (en référence aux émeutes populaires à Casablanca, noyées dans le sang par Oufkir le 23 mars 1965). Leur interdiction devenait inévitable, dès lors que le propos s'est de plus en plus politisé et arabisé : la fin de l'année 1971 voit l'arrêt de *Souffles* après son vingt-deuxième numéro, et de *Anfas* après son huitième. Les membres les plus impliqués des deux revues seront arrêtés, torturés, condamnés à de lourdes peines de prison, d'autres dispersés (T. Ben Jelloun, A. Khatibi, M. Khaïr-Eddine).

Interrogé par Kenza Sefrioui, Abdelfettah Fakihani<sup>18</sup> résume bien le chemin parcouru par les deux revues au cours de leur brève existence : *Anfas* a « popularisé la critique économique,

---

<sup>15</sup> *Id.*, p. 5-6.

<sup>16</sup> *Id.*, p. 38-46.

<sup>17</sup> *Ila al amam* a su garder depuis sa constitution son indépendance organisationnelle, politique et financière, sans se prévaloir ni du modèle soviétique, ni du maoïsme et encore moins du "trotskisme".

<sup>18</sup> Fakihani a commencé sa carrière comme enseignant de français à Khourigba (centre du Maroc). Militant de gauche, il a ensuite été emprisonné pendant 15 ans en raison de ses convictions politiques.

politique et culturelle sous un angle marxiste. La revue *Souffles* d'avant 1970, c'est autre chose. C'était en fait une revue littéraire de gauche ou plutôt une revue de littérature protestataire<sup>19</sup> ».

De son côté, Kenza Sefrioui s'interroge, en 2010 dans le magazine *TelQuel*, sur l'actualité de cette expérience unique :

*Aujourd'hui, la plupart des témoins déplorent que la répression ait brisé ce mouvement progressiste. "Si le Pouvoir n'avait pas enterré cette expérience-là, le Maroc aurait maintenant été totalement différent", insiste Abdelkader Lagtaâ<sup>20</sup>. Le message de Souffles n'a pas pour autant été éradiqué. Laâbi estime que la revue "a anticipé sur bien des débats qui agitent aujourd'hui la scène nationale"<sup>21</sup>.*

Qu'en est-il vraiment aujourd'hui de cette continuité affirmée par Abdellatif Laâbi?

### **Une avant-garde actuelle ? le mouvement Mali et le Mouvement 20 février**

Les premiers signes d'un relâchement, tout relatif, des restrictions apportées à la liberté d'expression commencent à se manifester à la fin du règne de Hassan II : timide libéralisation des médias, en lien, entre autres, avec la multiplication des antennes paraboliques, démocratisation progressive de l'accès à Internet et montée de l'islam politique contribuent à changer la donne de la politique intérieure marocaine. Tout en se voulant garante de l'unité nationale et paravent contre la montée de l'intégrisme, la monarchie modifie les équilibres en octroyant une alternance gouvernementale soigneusement encadrée. Le leader de l'UFSP (Union socialiste des forces populaires), le parti socialiste historique, Abderrahman Youssoufi, prend en 1998 la tête d'un gouvernement appuyé par une coalition parlementaire assez hétéroclite et où siègent un certain nombre de ministres dits "de souveraineté" nommés sans consultation par le Palais, dont Driss Basri, premier "flic" du Royaume depuis plus de deux décennies et redoutable chasseur d'opposants.

Notre choix du magazine *TelQuel* est beaucoup moins évident que celui de la revue *Souffles* dont la rhétorique contestataire accompagne tout à la fois sa vocation littéraire, culturelle et politique. Bien que problématique, ce choix de *TelQuel* est toutefois légitimé par le fait qu'il se présente comme une interface entre les acteurs de l'espace culturel et le public francophone marocain. Pour ce qui est de la vocation littéraire, elle est beaucoup moins affirmée : il arrive que le magazine publie de courts textes "littéraires" en harmonie avec sa ligne éditoriale, mais cela reste relativement exceptionnel. D'où le choix de le coupler avec le recueil *Nouvelles du Maroc*, dont les deux tiers des auteurs sont en lien direct avec le magazine.

### ***TelQuel* et *Nouvelles du Maroc* : la voie de la dissémination.**

Dirigé à l'heure actuelle par le journaliste et éditorialiste Karim Boukhari, *TelQuel* prétend raconter, décrire, explorer « Le Maroc tel qu'il est » pour reprendre la devise longtemps inscrite sur la page de couverture. Depuis quelques années, *TelQuel* est, dans sa catégorie, le *news* magazine francophone le plus lu du Royaume (± 20 000 exemplaires diffusés, soit ±

<sup>19</sup> Cité par Salim Jay (lien consulté le 15 mai 2012) : <http://www.lesoir-echos.com/salim-jay-1-100-pages-autour-de-la-revue-%C2%ABsouffles%C2%BB-1966-1973/culture/9211/>.

<sup>20</sup> Après avoir publié des poèmes dans différentes revues et journaux, dont *Souffles*, a mené une carrière de réalisateur de cinéma, essentiellement documentaire.

<sup>21</sup> Kenza Sefrioui, « Revue. Écrivains, journalistes, militants », *TelQuel*, n° 449, novembre 2010. Disponible en ligne : [http://www.telquel-online.com/archives/449/mage\\_culture1\\_449.shtml](http://www.telquel-online.com/archives/449/mage_culture1_449.shtml) (page consultée le 15 mai 2012).

200 000 lecteurs uniques, selon les chiffres de l'Office de justification de la diffusion-Maroc<sup>22</sup>. Fondé en 2001 par Ahmed Réda Benchemsi, il s'est depuis sa création démarqué par sa liberté de ton et la défense de valeurs qui déterminent sa ligne éditoriale : un Maroc pluriel, démocratique, laïque, où les libertés individuelles ne seraient plus brimées.

Chaque semaine sont abordés les sujets politiques, économiques et culturels qui font l'actualité marocaine et décryptées les tendances dans des enquêtes et des reportages souvent assez rigoureux. Le magazine se présente également comme une tribune pour des voix progressistes. Son doublet arabophone faisant une large place au dialecte marocain, *Nichane*, né en septembre 2006 et qui, de son côté, atteint rapidement des tirages comparables à ceux de *TelQuel*, est dès décembre de la même année l'objet d'une suspension administrative, suite à la publication d'un dossier sur les blagues marocaines. Les journalistes Driss Ksikes, alors directeur de publication, et Sanaa El Aaji, auteure de l'article incriminé, sont condamnés à 80 000 dhs (≈ 7 200 €) d'amende chacun, sans compter trois ans de prison avec sursis, et le magazine suspendu pour deux mois : les sujets « tabous » du dossier incriminé : sexe, religion et politique. Les islamistes, suivis par les magistrats du parquet qui requièrent une interdiction pure et simple de l'hebdomadaire, de la prison ferme et une interdiction professionnelle à vie contre les deux inculpés, considéraient qu'il y avait dans la publication de ces blagues une atteinte aux principes de l'Islam et aux bonnes mœurs ! Malgré les excuses des journalistes, les bonnes âmes ne décolèrent pas. Ainsi, *La Nouvelle Tribune*<sup>23</sup>, sous la plume de son fondateur et directeur, feint de s'interroger sur le sens des responsabilités de *Nichane* et de *TelQuel* et sur leur « curieuse propension de (*sic* !) s'excuser platement chaque fois qu'ils sont en position inconfortable, considérant, sans doute, que les regrets effacent la faute... [...]. Quel est le sens du combat des journalistes de [*Nichane*] pour l'extension du champ des libertés, s'ils ne sont pas sûrs d'eux-mêmes et du bien-fondé de leur démarche ?<sup>24</sup> » Au terme de la période de suspension, *Nichane* reparait, mais n'en a pas fini avec les démêlés judiciaires. *Nichane* et *TelQuel* sont à nouveau saisis (et détruits) à l'occasion de la publication, fin juillet 2009, de numéros faisant une large place aux dix premières années du règne de Mohammed VI et qui comportaient, entre autres, un sondage co-initié avec le quotidien français *Le Monde* dont l'édition faisant état des résultats de ce sondage ne sera pas distribuée au Maroc, sur l'opinion des Marocains à l'endroit de leur souverain : Khaled Naciri, pour lors ministre de la Communication et porte-parole du Gouvernement, et, à ce jour, toujours membre du bureau politique du Parti du progrès et du socialisme, dernier avatar en date du Parti communiste marocain<sup>25</sup>, déclarera sans ambages à France 24 que (si, si !) « le fait même d'effectuer un sondage dans lequel le pivot central est de demander aux citoyens ce

---

<sup>22</sup> Cf. <http://www.ojd.ma/site/ma/chifadh.php?id=40> (page consultée le 15 mai 2012).

<sup>23</sup> Journal s'affichant comme indépendant et sans affiliation politique, fondé par Fahd Yata, fils de Ali Yata, dirigeant, de 1945 à sa mort en 1997, du Parti communiste marocain et de ses avatars successifs, – parti dont des représentants ont sans interruption siégé au gouvernement depuis le “grand dérangement” de 1998, y compris sous l'actuelle mandature dominée par les islamistes “modérés” du PJD (Parti Justice et Développement).

<sup>24</sup> Cet article, paru sous le titre « Ceux qui plombent vraiment le Maroc : *Nichane* ou la trivialité récompensée », ne déborde guère, on l'aura compris, de sentiments excessivement confraternels à l'endroit d'un autre organe de presse menacé dans son existence même ; au reste, il ne fait pas, non plus, dans la dentelle, même si, ici où là, un imparfait du subjontif (à propos des excuses de *Nichane* : « Fallait-il vraiment que la rédaction de cet hebdomadaire se déculottât [...] ? ») relève des propos uniment offensants ; ou qu'il se termine par les derniers mots du Christ sur la croix : « Pardonne-leur mon Dieu, ils ne savent pas ce qu'ils font ». » Curieusement (?), cet article est absent des archives numériques de *La Nouvelle Tribune* ; on en trouve cependant de nombreuses citations sur Internet et, singulièrement, une version complète à l'adresse suivante (page consultée le 15 mai 2012) : <http://www.edenmaroc.org/fr/forum/viewtopic.php?f=4&t=3555&start=15&view=print>.

<sup>25</sup> Cf. note 23 ci-dessus.

qu'ils pensent de l'œuvre de leur roi est déjà en soi une atteinte au principe et au fondement du système monarchique<sup>26</sup> ». Fermez le ban !

Probablement édifié par le tollé provoqué à chaque atteinte ouverte à la liberté de la presse, le pouvoir décide de la jouer plus fine et réédite l'opération ayant déjà amené à la fermeture du *Journal hebdomadaire* en janvier 2010 : un an après l'épisode du sondage, *Nichane* est contraint de mettre définitivement la clef sous la porte le 1<sup>er</sup> octobre 2010, ses recettes publicitaires, essentiellement abondées par les grandes entreprises marocaines dépendant directement du Palais ou inféodées à lui, ayant chuté de 77 % depuis l'été 2009, selon les dires de Ahmed Benchemsi qui a pris le relais de Driss Ksikes après la condamnation de ce dernier au début de 2007. Le directeur de publication a beau dénoncer un « boycott systématique » des annonceurs « initié par le pouvoir<sup>27</sup> », les jeux sont faits et la seule question qui vaille est : « Reste aujourd'hui *TelQuel* [...], mais pour combien de temps ?<sup>28</sup> »

### **Quel rapport avec le recueil *Nouvelles du Maroc* ?**

Le recueil *Nouvelles du Maroc*, publié à Paris à la fin de 2011, aux éditions Magellan & Cie, fait partie de la collection Miniatures, dirigée par Pierre Astier et coéditée avec le magazine *Courrier international*.

Voici la présentation de la collection telle qu'on la trouve sur le site de l'éditeur :

#### ***La collection Miniatures***

*Alors que la mondialisation des échanges progresse, que le monde devient un pour tous, des mondes-miniatures s'imposent, des pays et des régions entières affirment leur identité, revendiquent leur histoire ou leur langue, réinvestissent pleinement leur espace. Quoi de plus parlant qu'une miniature, la nouvelle, pour lever le voile sur ce monde-là, celui d'une diversité infinie et porteuse d'espoir ?*

*Elles sont maliennes, libanaises ou corses... Elles vous entraînent vers des terres lointaines ou moins lointaines. Elles vous ouvrent à d'autres cultures, d'autres croyances, d'autres histoires. Les grandes plumes de la littérature contemporaine vous emportent loin, loin, loin...*

Le public visé par cette rhétorique exotique est clairement le public français, au mieux francophone. Il n'est plus question de changer le monde, de s'adresser, même indirectement, au peuple, mais d'informer un public plus ou moins averti (mais pas directement concerné) de problématiques liées à un ailleurs.

---

<sup>26</sup> Cf. <http://www.france24.com/fr/20090803-khalid-naciri-estime-le-sondage-le-roi-illegal-> (page consultée le 15 mai 2012).

<sup>27</sup> Cf. <http://www.rfi.fr/afrique/20101003-maroc-le-premier-magazine-arabophone-nichane-met-cle-sous-porte>. Voir aussi : [http://www.lemonde.fr/actualite-medias/article/2010/10/02/nichane-premier-hebdo-arabophone-du-maroc-disparait-victime-d-un-boycott-persistant\\_1419215\\_3236.html](http://www.lemonde.fr/actualite-medias/article/2010/10/02/nichane-premier-hebdo-arabophone-du-maroc-disparait-victime-d-un-boycott-persistant_1419215_3236.html). Pages consultées le 15 mai 2012.

<sup>28</sup> Cf. la première référence de la note précédente.

## Quelle image du Maroc ?

Pourquoi donc le choix de ce recueil de nouvelles comme échantillon significatif ? C'est qu'il fait intervenir comme « auteurs » à la fois des écrivains reconnus au Maroc comme en France (M. Leftah, dont le gagne-pain a d'ailleurs, dans la génération antérieure, été le journalisme, et A. Taïa, qui réserve régulièrement certaines de ses interventions à *TelQuel*<sup>29</sup>) ou bien au Maroc et dans le Monde arabe (A. Errachidi, lauréat de nombreux prix marocains et arabes, mais traduit pour la première fois en français dans ce recueil, et qui a parallèlement des activités de journaliste) et des journalistes (K. Boukhari, ancien du *Journal hebdomadaire*, actuel éditorialiste et directeur de la publication de *Tel Quel* ; Z. El Rhazoui, ancienne du *Journal hebdomadaire* ; F. Islah, actuellement secrétaire de la rédaction de *TelQuel*).

L'écriture des nouvelles joue sur l'ambiguïté générique du titre du recueil, entre fiction et ambition référentielle. Bien que l'entreprise référentielle relève d'un pari impossible, nous pouvons admettre que la fiction a partie liée avec le monde dont elle fait son objet et que, de ce fait, c'est en réaction au monde qui lui est extérieur qu'elle trouve sa raison d'être. Elle procéderait selon une logique de message ou de « responsabilité » selon l'expression de certains des auteurs eux-mêmes, interrogés lors du dernier Maghreb des livres à Paris, en février 2012).

Ce recueil comporte six nouvelles dont l'une est traduite de l'arabe « Douleurs de sable » de Abdelaziz Errachidi. Toutes sont écrites à la première personne à l'exception de la première, celle de Mohamed Leftah « L'Oubli d'Abu Nuwas ».

Sur le plan formel, les nouvelles relatent des fragments de vie où le personnage en tant qu'individu est mis face à une forme d'altérité avec un dénouement où la confrontation trouve une résolution tantôt positive, tantôt négative ou absurde (comme dans la nouvelle en arabe où le personnage de l'errant se fait tirer dessus par des chasseurs américains qui le prennent pour du gibier).

Les thématiques abordées sont aussi variées que l'homosexualité, les rapports hommes-femmes, la religion, la liberté sexuelle et l'avortement, le statut de la femme, l'errance et se regroupent sous le grand thème des droits individuels.

À ce titre, l'ancrage dans le réel, suggéré par le titre même du recueil, est manifeste. Considérons quelques-unes de ces nouvelles.

Zineb El Rhazoui, relate l'expérience d'une militante du groupe Mali et du Mouvement 20 février, expérience qui est aussi la sienne. Mali (Mouvement alternatif pour les libertés individuelles) se trouve donc porté, soutenu, à travers ce recueil qui se constitue dès lors comme un manifeste qui ne dit pas son nom :

*Le camion bleu avec sa cargaison surexcitée s'enfonce doucement dans la marée humaine, sa sono de piètre qualité nous pollue les oreilles avec des chants patriotiques aux paroles niaises.*

*– Regarde-moi cette pute !*

---

<sup>29</sup> Cf., par exemple, Abdellah Taïa, « L'homosexualité expliquée à ma mère » (parfois indexé comme « Lettre à ma mère »), *TelQuel*, n° 367, avril 2009 : [http://www.telquel-online.com/archives/367/actu\\_maroc1\\_367.shtml](http://www.telquel-online.com/archives/367/actu_maroc1_367.shtml) (page consultée le 15 mai 2012). Ou bien encore, à propos de la signification dans le cadre du Printemps arabe du geste de la jeune Égyptienne qui s'est affichée nue sur Internet, « La révolution par le nu », *TelQuel*, n° 497, novembre 2011 : [http://www.telquel-online.com/archives/497/mag1\\_497.shtml](http://www.telquel-online.com/archives/497/mag1_497.shtml) (page consultée le 15 mai 2012).

*Le temps de me retourner, une main me palpait violemment la fesse. Je bondis en arrière, mais me heurte à un autre tee-shirt rouge frappé de la sainte devise : Dieu, la Patrie, le Roi.*

*– C’est celle-là la pute qui ne fait pas le ramadan.*

*– Alors, tu sucés ?*

*Des onomatopées simiesques fusent, je ne distingue pas ce qui se dit, ils m’étalent juste leur frustration sexuelle à la figure. Mais ça, lorsqu’on est marocaine, on en a l’habitude<sup>30</sup>.*

Le texte articule de manière efficace la question du statut de la femme à celle du militantisme politique et de la question religieuse dans une espèce de degré zéro de l’écriture selon la formule barthésienne. Les mêmes questions sont reprises différemment par Fadwa Islah qui interroge dès le titre de sa nouvelle (« Demain, j’avorte ») le droit pour la femme musulmane à disposer librement de son corps : le personnage féminin est une jeune femme issue de l’immigration. En quelques lignes, la narratrice s’attaque à la fois au sujet du mariage coutumier (*zawaj ourfi*) remis dernièrement au goût du jour par les fondamentalistes en Tunisie, et l’hypocrisie de ces imams décalés qui instrumentalisent le religieux au gré de leurs intérêts ou de leurs fantaisies.

*Je n’en peux plus de vivre cachée. Je suis à bout de nerfs. Je veux qu’on se marie ala sunnat allah wa rassoulihi. Il a beau dire que la Fatiha ça suffit pour être réglo, qu’autrefois les gens s’unissaient comme ça, sans qu’aucun papier les lie, j’ai du mal. Il ne va pas m’endormir avec son baratin. Le *zawaj ourfi*, y a pas à tortiller du cul, c’est une invention de tartuffes pour forniquer l’esprit tranquille. Une manière de « légaliser » l’adultère des dévots.*

[...]

*C’était pas un imam de base, non, plutôt un imam avant-gardiste en perpétuel questionnement sur la manière d’amener ses ouailles vers un islam des Lumières. Un imam étonnant. Avec des points de vue assez inhabituels, presque subversifs. Exactement le type d’hommes un peu décalés, inattendus sur lesquels je tripe<sup>31</sup>.*

Le narrateur de Abdellah Taïa, pour sa part, est fasciné par le « jeune héros en dehors des règles, aux cheveux un peu longs, qui aimait les hommes. Qui aimait un homme<sup>32</sup> » de *L’Homme blessé* de Patrice Chéreau, tout en étant mort d’inquiétude à l’idée que sa mère, qui s’est endormie devant la télévision, sur un divan voisin, ne se réveille et ne « surpren[ne] en flagrant délit [... son] secret, [son] unique secret, [son] autre moitié, l’objet de [ses] amours. Elle en ferait toute une affaire. Ce serait le scandale<sup>32</sup> ».

Cette nouvelle fait, d’une certaine manière, écho à celle de Mohamed Leftah qui ouvre le recueil et rappelle quelques titres de noblesse de la transgression dans la civilisation arabe, à travers le personnage d’un professeur plein d’appréhension à la veille de prononcer une conférence sur le poète Abu Nuwas devant des étudiants qu’il imagine à l’avance « barbus », « darda[nt] sur lui des regards de braise [...] dans un silence de mort », peut-être « leurs poings levés et leurs voix clamant en chœur des slogans vengeurs<sup>33</sup> », alors qu’ils « dev[r]aient être, en principe, les mieux à même de comprendre ce premier “moderne”<sup>33</sup> ». En rappelant que Abu Nuwas a pu sans trop d’encombres vivre et chanter les femmes, le vin et les jeunes éphèbes en plein VIII<sup>e</sup> siècle musulman, Leftah s’inscrit dans la lutte contre une

<sup>30</sup> Coll., *Nouvelles du Maroc*, ouvr. cité, Z. El Rhazoui, « Ahmed le businessman », p. 112-113.

<sup>31</sup> *Id.*, F. Islah, « Demain j’avorte », p. 66-67 et p. 73.

<sup>32</sup> *Id.*, A. Taïa, « L’Homme blessé », p. 28-29.

<sup>33</sup> *Id.*, M. Leftah, « L’Oubli d’Abu Nuwas », p. 20-21.

doxa islamiste tendant à réduire les transgressions aux normes sociales des « maux » venus de l'Occident.

Ces quatre nouvelles constituent clairement un corpus à problématique sociale posant la question du statut au Maroc de la femme, de l'homme, bref de l'individu. Les deux autres nouvelles (K. Boukhari, « Ligne éditoriale » et A. Errachidi, « Douleurs de sable ») relèvent d'une perspective différente, confrontant le sujet au regard occidental ou faisant du protagoniste nomade la cible de chasseurs américains en goguette dans le désert.

Faire le choix de l'écriture afin de faire d'un texte tout à la fois le récit et le support de la recherche ou de l'affirmation identitaire permet aux auteurs de bénéficier d'un appui formel et théorique dans leur art selon une perspective individualisante : les techniques et les particularités structurelles du genre et en particulier l'instance du personnage principal ou du narrateur entrent en corrélation avec le souci de l'individualisation du propos.

*A priori*, rien ne prédispose un tel mouvement littéraire, concerté ou pas, à se considérer comme une « avant-garde ». On est fondé à juger légèrement abusif l'emploi du terme. Mais il faut au moins reconnaître à ces nouvelles le mérite de mettre en avant une notion qui ne va pas de soi dans des sociétés encore marquées par la prégnance de la tradition, celle d'individu au sens abstrait universel du terme (*vs* société). Sur ce point, Al-Jabri note que, dans les dictionnaires arabes classiques, son équivalent dans la langue moderne, *fard*, ne prend en considération que la dimension numérique de l'individu. Dans le *Lisan al Arab*<sup>34</sup> d'Ibn Mandhour, le dictionnaire arabe de référence, la définition de ce mot donne comme premier exemple : « Allah en tant qu'il est unique », puis en décline d'autres où seule la dimension numérique est effectivement prise en compte. Nulle présence non plus de la notion de société : *mujtama'* qui s'est imposé en arabe moderne n'y renvoyant qu'à un lieu ou à un moment de rassemblement. Cela ne signifie bien entendu pas l'inexistence de l'individu dans les sociétés arabes anciennes, mais le fait qu'il ne pouvait être appréhendé qu'à travers l'une des catégories structurant le social dans le Monde arabe traditionnel, à savoir suivant Al-Jabri :

Le don et l'impôt	والخراج العطاء
Le sujet et le commandeur	الرعية و الراعي
La croyance et la tribu	العقيدة و القبيلة
Le rural et l'urbain	البدو و الحضر
L'élite et le profane	الخاصة و العامة

Ces cinq cadres d'appartenance définissant l'individu constituent en même temps le cadre de référence de ce dernier. La proposition de définition d'Al-Jabri<sup>35</sup> concerne les sociétés médiévales, même si on peut postuler que ces schémas persistent, ne serait-ce que dans l'imaginaire collectif. Au rebours, le monde globalisé dans lequel nous vivons a, sans l'ombre d'un doute, introduit de nouvelles composantes qui tentent d'accéder à l'existence à travers des pratiques nouvelles.

<sup>34</sup>En revanche on retrouve ce mot dans les dictionnaires d'arabe moderne : المعجم : اللغة العربية المعاصر : "إنسان، شخص بعينه "ملكية الفرد، - الفروق/ الحرية الفردية -".

<sup>35</sup> M. A. Al-Jabri, *Al muthaqqafun al 3arab ...*, ouv. cité, p. 33-34.

En tant qu'espace de représentation, la nouvelle ne cherche pas ici à dédoubler le réel. C'est un révélateur de l'état socio-politique et culturel et de la circulation des discours, en l'occurrence dans la société marocaine d'aujourd'hui. Son intérêt est de renseigner sur l'articulation de l'individu au groupe à travers la rencontre de systèmes axiologiques antagonistes, grossièrement calés sur le couple tradition vs modernité, mais où l'individu affirme une affiliation diversifiée et déstabilisante pour les tenants d'une identité monolithique. L'intérêt que portent les écrivains marocains à ce genre littéraire n'est peut-être pas un hasard<sup>36</sup>. En tant que genre court qui représente un moment de tension dramatique ou qui éclaire un aspect psychologique, voire une transformation psychologique, dans un espace-temps limité, la nouvelle révèle peut-être l'émergence de l'individu comme centre focal dans un récit, non pas à la manière de l'autobiographie qui s'inscrit dans la durée, mais plutôt de l'individu dans son rapport à la société dans un moment de tension à la fois singulier et exemplaire. La transformation relatée se constitue en prise de conscience et devient par là prise de position. De ce fait, la nouvelle acquiert une valeur performative.

Le magazine *TelQuel*, dont le directeur (K. Boukhari) fait partie des signataires du recueil, défend ces problématiques. L'écrivain Abdellah Taïa (autre signataire du recueil) a souvent utilisé le magazine comme médium pour affirmer son identité non hétéro-normative.

Par ailleurs, des intellectuels marocains ont promu à partir de février 2012 un manifeste « Pour une culture libre »<sup>37</sup> relayé également par le même magazine. Quant à Zineb El Rhazoui, du groupe Mali, elle milite pour la laïcité, sachant pertinemment qu'elle s'attaque ainsi non pas à l'islam, mais à un des piliers de la monarchie. Dans un pays où laïcité et athéisme sont très souvent confondus, et où le fondamentalisme ne cesse de monter, elle sait que le combat est rude. C'est à ce titre qu'elle se considère, elle et son groupe, comme une avant-garde, et qu'elle dénonce la manipulation qui est faite du religieux.

## Réception

Mais qu'en est-il de la réception de cette nouvelle littérature qui met en avant l'individu en recourant essentiellement à la langue française ?

Les universitaires qui ont tenté une histoire de la littérature francophone marocaine sont contraints de prendre acte de sa « vitalité », en dépit de toutes les annonces d'une disparition que l'on disait imminente. Abdeljalil Lahjomri prédisait déjà la fin de cette littérature il y a quelques années :

*Il est à craindre que parler de renouveau du roman maghrébin ou de littérature maghrébine, n'entraîne de nouvelles méprises, de nouveaux malentendus. Il semblerait même qu'une profusion de publications ne signifie nullement l'existence d'une dynamique de la création littéraire, mais plutôt le contraire, en particulier en langue française, surtout quand les talents encore en herbe n'offrent au public que des écrits hésitants quant à la langue, à la thématique, à l'esthétique. La frénésie actuelle dans le domaine de l'édition n'est pas un signe de renouveau, ni une rupture dans la lente maturation du processus créateur [...] Cette littérature est condamnée à être une*

---

<sup>36</sup> Cf. Denis Brahimy, *Un siècle de nouvelles franco-maghrébines*, Paris, Minerve, 1992.

<sup>37</sup> Karim Boukhari, « Pour une culture libre », 11 mai 2012, <http://www.slateafrique.com/87035/-pour-une-culture-libre-au-maroc-%20mohammedvi> (page consultée le 15 mai 2012).

*littérature autobiographique, une littérature de l'enfance parce qu'elle est enfance de la littérature, et donc enfance d'elle-même*<sup>38</sup>.

Quelques années plus tard, en 2005, Salim Jay parle en revanche « des multiples promesses de l'avenir » dans son *Dictionnaire des écrivains marocains*. Il précise cependant :

*Certes, l'audace est présente dans la littérature marocaine d'aujourd'hui, mais pas nécessairement sous la forme d'une parole contestataire, à vocation oraculaire comme dans les années soixante-dix*<sup>39</sup>.

Najib Redouane, pour sa part, décèle :

*Une génération qui, dotée de sa propre démarche littéraire, de son style et de ses thèmes, positionne la littérature comme une action dans l'actualité et une prise en charge du présent dans une dimension évolutive*<sup>40</sup>.

Le même chercheur parle de « génération » d'écrivains sans préciser ce terme, mais il semble l'articuler à la fois à des critères chronologiques (il parle des deux dernières décennies, soit depuis les années 1980) et en même temps il oppose cette « génération » à celle des prédécesseurs (qu'il nomme « les aînés ») contemporaine de l'Indépendance, et à celle du groupe *Souffles*. A. Mdaghri Alaoui tente une périodisation articulée sur des poétiques différenciées suivant les notions d'anticolonialisme et de postcolonialisme<sup>41</sup> et note une émergence du sujet et une ouverture de nouveaux champs littéraires (roman féminin, roman beur). Khalid Zekri<sup>42</sup> souligne également trois nouvelles modalités de cette littérature de l'extrême contemporain : l'écriture au féminin, l'homosexualité, l'écriture du carcéral. Tous ces chercheurs s'accordent à reconnaître deux grandes marques de la littérature marocaine contemporaine : la prégnance du réel et le paradigme autobiographique selon un processus de subjectivation affiché.

Depuis 1990, les littératures marocaines (en arabe, en français, en berbère) se montrent attentives au changement du monde et produisent des œuvres de fiction sous l'emprise du réel : écriture de soi et mise en intrigue de l'événementiel. Selon Khaled Zekri, on assisterait à un déplacement de la notion même de littérature qui rompt avec les « grands récits » (Jean-François Lyotard).

Ce qui est remarquable, c'est que ces pratiques s'accompagnent souvent de gestes particuliers dans l'exécution et investissent des lieux où la mise en jeu du corps est réinventée. Il aurait été intéressant de sonder ces pratiques à travers les arts (théâtre, cinéma, chorégraphie, peinture, chanson) pour avoir une vision d'ensemble sur l'espace culturel marocain. Nous ne le ferons pas ici pour des raisons évidentes.

### **D'une avant-garde à l'autre : continuité ou rupture ?**

On invoque souvent le paradigme générationnel pour aborder les mouvements sociaux qui ont lieu dans le monde arabe. S'il est indéniable que la donne a changé et qu'une réelle volonté de

<sup>38</sup> Abdeljalil Lahjomri, « Renouveau », *Prologue*, n° 13, « Renouveau du roman maghrébin », 1998, p. 13.

<sup>39</sup> Salim Jay, *Dictionnaire des écrivains marocains*, Casablanca / Paris, Eddif / Paris-Méditerranée, 2005, p. 26.

<sup>40</sup> Najib Redouane, « Mouvances littéraires marocaines », in N. Redouane, dir., *Vitalité littéraire au Maroc*, L'Harmattan, coll. Autour des textes maghrébins, 2009, p. 11.

<sup>41</sup> Abdallah Mdaghri Alaoui, *Aspects du roman marocain, 1950-2003*, Rabat, éd. Zaouia, 2006.

<sup>42</sup> Khalid Zekri, *Fictions du réel, Modernité romanesque et écriture du réel au Maroc, 1990-2006*, Paris, L'Harmattan, 2006.

rupture est là, il conviendrait toutefois de préciser le terme de génération et de voir ce qu'il recouvre comme réalités.

Les écrivains de la post-colonisation au sens historique révélèrent déjà à travers leur écriture nomade une volonté de ne pas se laisser piéger dans une identité figée (qu'elle soit de tradition ou d'une modernité à l'occidentale) : dans sa volonté de critiquer la raison instrumentale venue d'Occident, Khaïr-Eddine cherchait à introduire l'incertitude là où la raison moderne impose l'ordre et ses certitudes ; de là une revendication de l'éclatement identitaire ; mais, de là aussi, sa prise de distance vis-à-vis de la revue *Souffles*, dès que les enjeux ont débordé le cadre poétique et donc culturel, pour devenir avec *Anfas*, de plus en plus politique. Son idée de la subversion ne souffrait aucun enfermement doctrinal. Il semblerait que c'était aussi le cas de Khatibi et de bien d'autres.

À présent, les écrivains des deux dernières décennies, affirment qu'on ne peut plus analyser la notion d'identité en termes d'aliénation et d'antagonisme, mortifères. L'identité, pour eux est dynamique, elle se subjectivise et la part du collectif dans les œuvres littéraires n'est plus aussi déterminante que dans les années qui ont suivi les Indépendances.

Dès lors on peut dire que les littératures contemporaines rompent non seulement avec les récits d'origine, mais aussi avec des poétiques subversives qui investissaient la langue comme un champ de bataille. Pour les auteurs contemporains, la langue ne se conçoit plus en termes d'identité et d'altérité. En étant participation sans appartenance, la langue n'est plus qu'un outil pragmatique. Même si un certain souci de la langue demeure perceptible chez des écrivains comme Mohamed Leftah, inclus par ses thématiques dans le corpus de la génération actuelle, mais qui de fait, appartient à la génération des aînés.

Par ailleurs, un écrivain comme Abdellatif Laâbi est toujours reconnu comme un « commenceur » selon ses propres termes. Il soutient le mouvement du 20 février et apporte cette mémoire nécessaire telle qu'on la trouve également dans la littérature carcérale marocaine qui s'est développée depuis les années 2000, mais cette fois-ci sans le carcan de l'idéologie.

Ainsi, s'il y a rupture générationnelle, elle n'est pas chronologique et ne concerne pas tant des tranches d'âge que des mentalités, des visions du monde et des rapports différents à la langue. Le rapport à la langue semble moins problématique que par le passé et l'universitaire Najib Redouane affirme que « c'est tout simplement la langue où ils se sentent le plus à l'aise pour explorer les abîmes de leur société<sup>43</sup> ». Il explique cela par le fait que les « jugements passionnels sur l'écriture dans la langue de l'ancien colonisateur ont régressé depuis une trentaine d'années et, pour une part considérable de la nouvelle génération, cette langue est vécue comme une composante de la personnalité marocaine ». Puis il ajoute : « à dire vrai, le français n'est utilisé que parce qu'il est susceptible de leur offrir [...] un véhicule idéal pour atteindre des préoccupations universelles à travers des réalités sociales<sup>43</sup> ».

À ce titre, l'utilisation du français comme langue d'écriture s'est affranchie (parfois par un volontarisme affiché) des oripeaux colonialistes ou néocolonialistes. Ce qui favorise les discours de légitimation à ce propos, c'est la diversité linguistique qui caractérise le paysage marocain. Toutefois, le débat sur le plurilinguisme et la diglossie ne sont jamais évacués et restent encore au cœur de tous les débats culturels et régionalistes.

---

<sup>43</sup> N. Redouane, p. 20.

Ce rapport serein au français explique-t-il l'absence de procédés de déconstruction, le choix d'une langue transparente au lieu de cet hermétisme qui marquait les poétiques de certains écrivains des années soixante et soixante-dix ?

Pour Mohamed Leftah l'avant-garde des années 1970 ne pouvait toucher le peuple :

*De jeunes intellectuels et poètes, la majorité d'entre eux maîtrisant le français mieux que l'arabe, à travers des manifestes théoriques incendiaires et une écriture iconoclaste et transgressive, prônaient dans le même mouvement un art au service du peuple, dont l'écrasante majorité était analphabète. En fait, je pense aujourd'hui que c'est la troupe de Nass El Ghiwane, née au début des années 70, qui a réussi à créer cet art dénonçant l'injustice, éveillant les consciences et accessible au peuple, qu'ambitionnait une revue d'avant –grande mais qui ne pouvait être objectivement, malgré toutes les bonnes intentions de ses animateurs, qu'élitiste et à la diffusion restreinte<sup>44</sup>.*

Mais n'est-ce pas encore le cas aussi pour les écrivains de l'extrême contemporain et ce bien que le taux d'analphabétisme ait régressé au Maroc ?

Ces deux mouvements culturels, que l'on s'accorde à les appeler avant-garde ou non, présentent bien des divergences de vues, d'action et de poétiques pour ce qui est du seul domaine littéraire. Ils semblent toutefois entretenir des liens même segmentés dans la mesure où les écrivains des dernières décennies usent encore du français, mais dans un rapport décomplexé et serein. Dans un pays traversé par les revendications identitaires autour de langues minorées et où le taux d'analphabétisme et son avatar, l'illettrisme, demeurent inquiétants malgré les quelques efforts réalisés ces dernières années, il est peut être plus urgent que jamais de répondre à l'appel d'Ahmed Bouanani (membre du groupe *Souffles*) :

*Vois-tu nous avons d'abord bâti dans du sable.  
Puis nous avons bâti dans du roc,  
La foudre a brisé le roc.  
Il faut qu'on pense sérieusement à bâtir  
Dans l'Homme*

Touriya Fili Tullon  
Université Lumière Lyon 2

(Avec mes vifs remerciements à Hubert Tullon pour sa relecture et ses précieux conseils)

---

<sup>44</sup> Communication personnelle de M. Leftah à K. Sefrioui, citée par Salim Jay, « 1100 pages autour de la revue *Souffles* (1966-1973), <http://www.lesoir-echos.com/salim-jay-1-100-pages-autour-de-la-revue-%C2%ABsouffles%C2%BB-1966-1973/culture/9211/>.